

BERNARD DESCAMPS

« QUELQUES AFRIQUES »



©BERNARD DESCAMPS

EXPOSITION

Du 21 janvier au 24 mars 2012

VERNISSAGE

Vendredi 20 janvier à 18:30

RENCONTRE AVEC BERNARD DESCAMPS

Vendredi 20 janvier à 18:00

NOTE D'INTENTION

Je réalise des images qui ne décrivent pas les objets ou les événements, qui ne racontent rien, mais qui voudraient dévoiler de minuscules fragments du temps.

Je cherche seulement à dialoguer avec ce qui me dépasse, ce que je ne comprends pas, ce qui est source de rêve et de désir, solitaire et désespéré face au grotesque et à l'horrible, là où la philosophie et la poésie sont les seuls remèdes...

Décrire la beauté du monde, s'extasier devant la richesse des cultures, découvrir l'autre furent les révélations offertes à l'innocence des premiers voyageurs.

Je ne voyage que pour me rencontrer, pour trouver mes images, celles qui sont en moi et que j'essaie inlassablement de faire apparaître.

L'autre est un guide, un initiateur et un complice dans cette quête.

J'ai toujours espéré que derrière l'aspect visible des choses, se cachait un esprit :
une sorte d'animisme dans lequel la photographie pourrait révéler un peu de cet au-delà...

Suffirait-il d'arrêter le temps pour voir au-delà des apparences ?

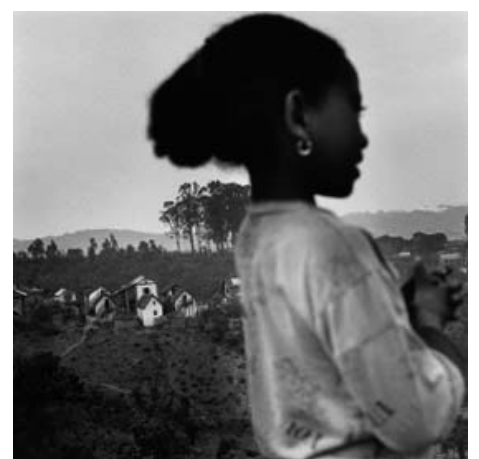
Photographier le corps, la terre (celle sur laquelle on a les pieds), l'équilibre du corps et de la terre, dévoiler ces brefs instants de vie, imaginer.

Rêver d'une image idéale.

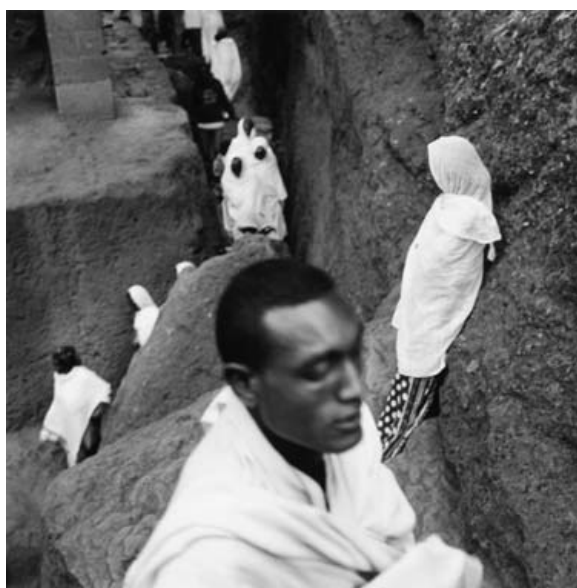
Je l'ai cherchée, cette image, je la chercherai encore, en Afrique, aux origines de l'homme, dans cette sécheresse féconde qui vit naître Lucy, en Asie, dans l'eau des fleuves, des océans. Peut-être l'apercevrai-je furtivement un jour ?...

Entrevoir, voir sans rien pouvoir dire, faute de mots exacts, faire des images,
juste des images...

BERNARD DESCAMPS



QUELQUES AFRIQUES



Quelques Afriques, bien sûr, c'est si grand l'Afrique. Sur la soixantaine de pays que compte le continent Noir, Bernard Descamps en a connu cinq : le Maroc, l'Ethiopie, le Mali, la République Centrafricaine et Madagascar. Mais l'inventaire ne se situe pas sur ce registre, il sonde des terres et des rivages qui ne rappellent en rien une actualité obstinément tragique, traversée de guerres, de cataclysmes ou d'épidémies.

Ses Afriques, Descamps les découvre intemporelles, fidèles à l'idée qu'il s'en faisait enfant à travers les récits d'explorateurs et les actualités du cinéma. Pourtant ces photographies, qui datent des deux dernières décennies, ne viennent pas grossir les clichés qu'une imagerie d'Epinal s'efforcerait de maintenir contre décolonisation et mondialisation.

Le travail de Descamps procède d'une préférence libre de toute nécessité documentaire : c'est un travail sur la terre, dès lors qu'elle s'attache les hommes. Contournant les villes et leurs violences, les banlieues et leurs misères, il atteint ces territoires, protégés par la distance ou par les lois – avec l'ardeur qui animait jadis les

découvreurs qu'étaient René Caillié, Michel Leiris ou Pierre Verger – prêt à s'imprégner de la lumière et du vent, à partager la magie qui le captive et dans laquelle l'enfance s'invite volontiers, en groupe, en ribambelles toujours rieuses. De cette option paysanne naît une poésie ineffable, don du ciel et des nuages prometteurs de fertilité, fruit d'un regard d'homme blanc qui aurait appris à lire les paysages et les usages. Plus que l'instantané décisif et volé, les heures solaires de la brousse, du désert ou des grands fleuves suscitent les émotions du voyageur. Si l'Afrique inspire par sa photogénie, Descamps y découvre une matière plus profonde que le pittoresque, une symbolique plus haute que l'humanisme compassionnel. Le reste, cette manière singulière de faire d'une scène agreste un événement poétique, de surprendre une conversation d'ombres chinoises sur la crête d'une dune, de changer en vitrail de toile la voilure mille fois réparée d'une barque de pêcheur, tout se fond dans le regard singulier que Bernard Descamps a fini par imposer depuis qu'il voyage un peu partout dans le monde.

Absolument esthétique dans le carré de son moyen format, le champ photographié semble se plier au style comme si, apprivoisée, la beauté de l'Afrique venait naturellement à l'artiste, l'élégante stature d'un berger malien, l'ombre tutélaire d'arbres rares courbés au vent, le déploiement en plein ciel marocain d'un vol d'oiseaux que l'on dirait arraché à la montagne.

HERVE LEGOFF, *Images Magazine*, n°45



INTERVIEW DE BERNARD DESCAMPS



Vous n'êtes pas le seul photographe de votre génération à avoir adopté une fois pour toutes le format carré, on pense notamment à Michael Kenna, à Bernard Faucon, à Xavier Lambours. Pourquoi cette passion du carré ?

Je ne suis pas fou du carré, j'étais fatigué du rectangle ! Plus simplement, le choix ne se situe pas à ce niveau, je le comparerais plutôt au choix d'un instrument de musique. Disons que j'ai opté pour le violoncelle, entre le violon et la contrebasse. Le 6x6, c'est le meilleur rapport mobilité-qualité, presque aussi commode que le 24x36 mais avec beaucoup plus de finesse. Je n'aime pas le grain, j'aime les choses fines.

Dans vos images l'ellipse, la chose qui n'est pas montrée, a autant d'importance que le symbole. Que recherchez-vous derrière l'esthétique du cadrage qui pourrait se suffire à elle-même ?

Parmi les photographes que j'aime beaucoup, il y a Werner Bischof. A Robert Capa qui lui recommandait de ne pas tomber dans l'esthétisme, il répondait que sans une composante esthétique, une photo ne

fonctionne pas, le message ne passe pas ou il passe moins. En fait, l'esthétique est liée au contenu. Si l'image n'est que belle, elle ne m'intéresse pas, une belle photo n'amène pas les gens à réfléchir. Si l'image est plus complexe, moins évidente, elle invite à s'interroger. J'essaie de poser une question visuelle même si je n'ai pas la prétention de séduire ou d'influencer les esprits.

Quand on regarde vos photos, on est surpris par leur pouvoir individuel à exprimer quelque chose. Que pensez-vous de la « série » si présente dans la production contemporaine à laquelle vous appartenez de fait ?

Je trouve que la photographie a quelque chose d'exceptionnel et de fascinant : sans vraiment réfléchir à ce qu'on fait, on peut enregistrer un petit miracle qui passe. C'est comme un musicien qui se met à improviser et à un moment, ça devient génial. En photo, c'est pareil, sans qu'on sache pourquoi ou comment. J'ai vu un film qui montrait Andreas Gursky dans la préparation d'une photo de vêtements de mineurs suspendus au plafond d'un hangar, cela durait plusieurs jours, mobilisait plusieurs personnes, la démarche s'inscrit dans l'idée d'une œuvre. Je ne suis pas là-dedans, je me moque de l'œuvre, seuls m'intéressent ces petits miracles qu'on attrape sans les avoir prévus. Là, je suis plutôt reporter bien que je ne sente aucune vocation à faire du reportage et encore moins événementiel.

D'où vous vient cet amour pour l'Afrique ?

L'Afrique m'a toujours fait rêver, depuis l'école qui affichait les grandes cartes de nos colonies, l'Afrique Équatoriale Française, l'Afrique Occidentale Française, par les images qu'en renvoyaient les actualités au cinéma, à travers les récits d'explorateurs. Dès qu'on parlait d'Afrique, je tendais l'oreille. Le timbre poste « Femme de Haute-Volta » émis en 1928 par les PTT n'est pas non plus étranger à cette passion.

Pourquoi la ville est-elle totalement absente de vos images africaines ?

Pour moi, l'Afrique est essentiellement un territoire de paysans. Je ne photographie en Afrique que des ruraux : au Mali les Peuls qui sont des éleveurs, en Centrafrique les Pygmées Aka qui cueillent et chassent, au Maroc les Berbères qui sont agriculteurs et à Madagascar des pêcheurs. Les villes qui se sont développées en Afrique sont un pur produit colonial, et si elles sont devenues aussi énormes, c'est sous l'influence occidentale. Contrairement à d'autres lieux comme l'Inde, je ne les photographie jamais. Je ne suis pas paysan moi-même, mais toute une partie de ma famille est de la campagne. Je partage les valeurs des gens qui ont les pieds sur leur terre, et en Afrique, c'est ça.

Cette vision idéale de l'Afrique n'est-elle pas contrariée par l'actualité ? L'Afrique n'est-ce pas aussi entre autres maux les génocides, le sida, les dictatures, l'excision, la misère et l'injustice ?

Que je sois en décalage avec l'actualité est le cadet de mes soucis. Je photographie des gens qui n'ont rien à voir avec elle. Ils ont des valeurs qui leur permettent de dépasser tout ça. Les pygmées sont en très grande précarité, la moyenne de leur mortalité se situe autour de 45 ans, leur culture va certainement disparaître, ce qui ne les empêche pas d'être intelligents, forts, beaux et fidèles, ils ont des qualités liées à leur équilibre avec leur milieu. Ils ne connaissent ni la pollution ni la malbouffe, ils n'ont donc pas à s'en protéger comme nous passons notre temps à le faire.

INTERVIEW DE BERNARD DESCAMPS SUITE...



Comment vous situez-vous par rapport à ces cultures que vous voyez promises à la disparition ?

C'est un grand débat. On me demande souvent si en allant voir les pygmées pour les photographier je ne contribue pas à mettre leur culture en péril. A cela, je réponds que la seule manière de les préserver de toute influence serait d'établir des réserves, ce qui serait bien sûr absurde. Les Pygmées sont aussi curieux de me voir que moi de les rencontrer. Je ne vois pas en quoi ils se verraient interdire le progrès, les médicaments et le T-shirt contre les matins froids. Je ne veux pas militer pour la sauvegarde des cultures, si une culture doit disparaître, elle disparaîtra, c'est l'Histoire. Je veux simplement montrer à quel point elle est riche et ce qu'elle peut nous apporter. Je m'efforce d'inciter à écouter et à regarder ces gens.

L'enfance et ses jeux semblent être une source d'inspiration particulièrement féconde, et pas seulement les visages, il y a les corps qu'à bonne distance vous saisissez comme des chorégraphies. Les enfants d'Afrique sont-ils différents de ceux du reste du monde ?

C'est vrai qu'il y a beaucoup d'enfants dans mes livres. Il m'arrive de tomber sur des scènes absolument théâtrales qui durent jusqu'à ce qu'un gamin se mette à partir en courant et que les autres le suivent. Ce sont des cadeaux qu'il faut savoir saisir. Les enfants sont les mêmes partout, tous les garçons du monde savent jouer au foot et faire les mêmes dribbles. Plus je voyage, plus j'observe des similitudes entre les peuples. Autrefois je voyais surtout les différences, maintenant je relève les analogies. J'observe par exemple que le premier souci des gens pauvres du monde entier est de savoir que leurs enfants auront une vie meilleure que la leur.

Cet attachement au moyen format noir et blanc argentique a-t-il quelque chose à partager avec cette vision intemporelle de l'Afrique ?

Si j'avais 20 ans de moins, je passerais sans doute au numérique. La technique importe peu, ce qui compte c'est l'image et ce qu'elle permet de dire. Bach ferait peut-être du synthétiseur aujourd'hui. Mais comme je ne travaille plus pour la presse, je ne suis pas contraint à une conversion qui me demanderait cinq ans pour arriver à une bonne maîtrise de la technologie. Ces cinq ans, je préfère les utiliser pour travailler avec un outil que je connais très bien. Ça fait quarante ans que je fais du labo argentique, je tire une exposition en trois jours, je ne vois pas pourquoi je me compliquerais la vie avec un matériel qui deviendrait obsolète avant que je sache bien m'en servir.

Avec Françoise Huguier, vous avez été en 1994 à l'origine du festival de Bamako. Comment se porte aujourd'hui la photo africaine ?

Il y a moins de photographes que ce qu'on pouvait s'imaginer au départ, dans la lignée des grands anciens comme Seydou Keïta ou Malick Sidibé. Certains photographes qui ont été révélés par Bamako se portent très bien comme le malgache Pierrot Men, le sénégalais Boubacar Touré Mandémori qui travaillent pour l'Europe et les Etats-Unis, et surtout le camerounais Samuel Fosso dont les tirages sont très honnêtement cotés en galerie. La photographie africaine existe surtout dans ses jeunes générations.

Que ferez-vous quand on ne fabriquera plus ni films ni papiers ?

Je sortirai mes vieux tirages que je n'ai encore jamais montrés et je ferai de la musique !

Propos recueillis par HERVE LE GOFF

BIOGRAPHIE DE BERNARD DESCAMPS



Biologiste de formation, Bernard Descamps devient photographe dans les années 70. Il est un des membres fondateurs de l'Agence VU' et son travail est représenté par la Galerie Camera Obscura à Paris et la Box Galerie à Bruxelles.

Depuis vingt-cinq ans, il explore la photographie dans tous ses états, du reportage au paysage en passant par la ville et ses couleurs. Ses photos sont empreintes de sensibilité, d'humour discret et dégagent une conscience du monde amicale et fraternelle.

Ses deux ouvrages *Pygmées* et *Le Don du fleuve* soulignent son respect des personnages qu'il photographie et la finesse de son approche. Avec *Lady Land*, sa photographie se déplace vers le paysage, tout en conservant la douceur qu'il insuffle d'ordinaire à son sujet.

Son travail est exposé dans de nombreuses galeries et musées, notamment à la Librairie Nationale, le centre Georges-Pompidou, le musée Leverkusen en Allemagne, la Galerie Bunkamura au Japon, Camera Work à San Fransisco, et est publié dans de nombreux ouvrages. Il est par ailleurs conseiller artistique de la Galerie du théâtre La passerelle depuis 1994.

Site internet : www.revue.com/bernard.descamps

EXPOSITIONS PERSONNELLES RECENTES :

- **Quelques Afriques**, Box Galerie, Bruxelles, 2011
- **Quelques Afriques**, Galerie Camera Obscura, Paris, 2011
- **Balnéaires**, Médiathèque d'Opale Sud, Berck-sur-Mer, 2011
- **Bernard Descamps**, Galerie Les Naufragés du Temps, Saint-Malo, 2011
- **Bernard Descamps**, Oz'art Galerie, Tours, 2011
- **Retrospective**, Château de Tours, 2009
- **Territoires du monde**, Galerie de l'arthotèque, Vitry, 2008
- **O Japao**, Caixa Cultural Sao Paulo, Bresil, 2008
- **Au-delà des apparences**, Galerie 127, Marrakech, 2007

PRIX :

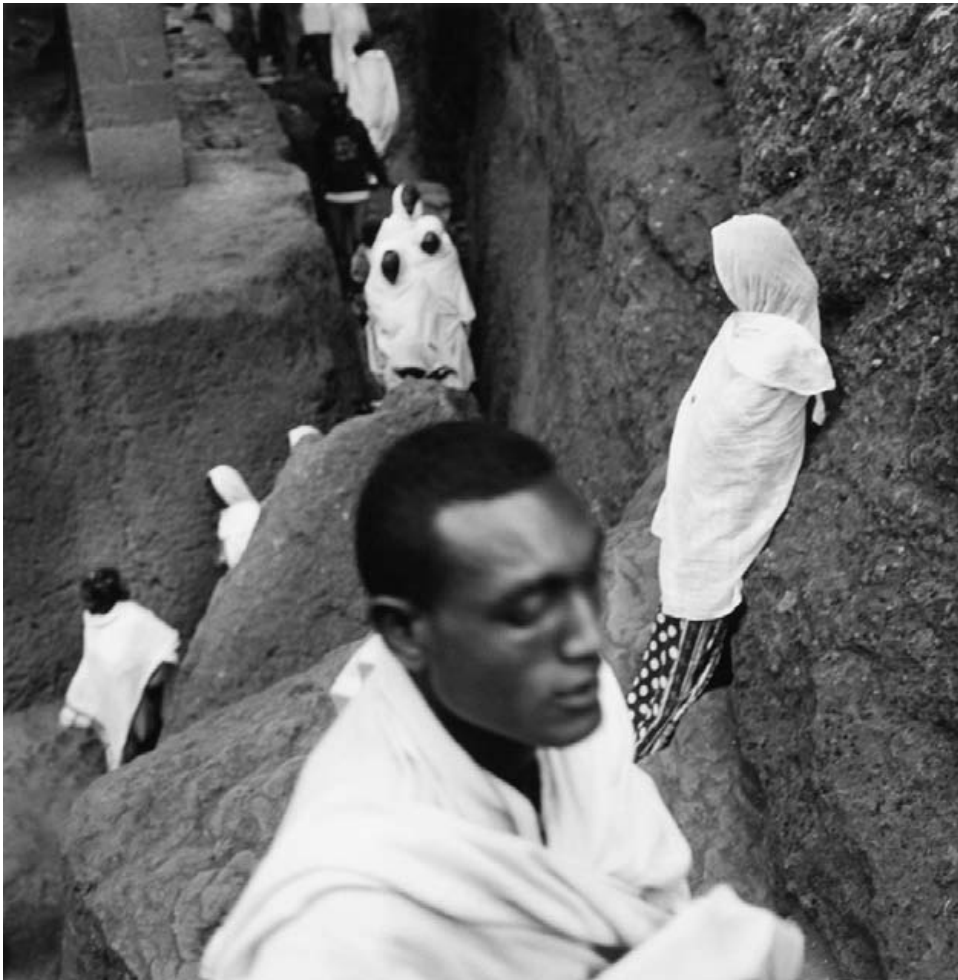
- 2004, 2^e Prix au « Humanity photo Award » organisé par l'UNESCO et la China Folklore photographic association
- 2000, 3^e Prix pour **Pygmées, l'esprit de la forêt**, et 6^e Prix pour **Le Don du fleuve**
- 1992, Prix Médicis « hors les murs »
- 1992, Prix du Club des directeurs artistiques de publicité pour le catalogue **Vert**
- 1985, Prix du Club des directeurs artistiques de publicité pour la campagne **Chantal Thomas**
- 1979, Bourse de la Fondation nationale de la photographie

PUBLICATIONS :

- 2011, **Quelques Afriques**, Filigranes Edition
- 2008, **Silences, Lieux sacrés de l'Inde du Sud**, Filigranes Editions
- 2009, **Lady Land**, Filigranes Editions
- 2002, **Evening Land**, Filigranes Editions
- 2000, **Neige**, Edition Les Imaginayres Toulouse
- 2000, **Japon**, Editions Filigranes
- 1999, **Berbère, vallées du haut atlas marocain**, Editions Filigranes, texte de Catherine Simon
- 1998, **Le Don du fleuve, poèmes peuls**, Editions Filigranes, poèmes peuls recueillis et présentés par Christiane Seydou
- 1997, **Pygmées, l'Esprit de la forêt**, Editions Marval Paris, texte de Serge Bahuchet
- 1997, **Sahara**, Edition AMC Mulhouse France, textes de Tahar Ben Jelloun
- 1994, **Gens de Tana**, avec Pierrot Men, Edité par le Centre Culturel Français de Tananarive Madagascar, textes de Elie Rajaonarison
- 1984, **Balnéaire**, Edition des 3 cailloux, Amiens France, textes de Jean Baudrillard, Jean Marie Lhote, Dominique Cocquet et Bernard Descamps
- 1976, **Rencontres**, Edition Contrejour Paris

BERNARD DESCAMPS

« QUELQUES AFRIQUES »



© Bernard Descamps

EXPOSITION : Du 21 janvier au 24 mars 2012

VERNISSAGE : Vendredi 20 janvier à 18:30

RENCONTRE AVEC BERNARD DESCAMPS : Vendredi 20 janvier à 18:00

Relations presse :

Sonia Kechichian, Secrétaire générale

sg@theatre-la-passerelle.com / 04 92 52 52 46

Valérie Bérest, Chargée des relations publiques

rp1@theatre-la-passerelle.com / 04 92 52 52 58